

création  
production  
TnBA

# Marys' à minuit

Texte **Serge Valletti**  
Mise en scène **Catherine Marnas**

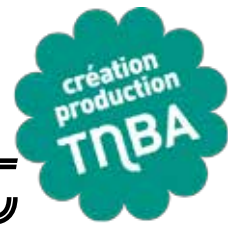
→ **Dossier de presse**

TnBA

**Théâtre du Port de la Lune**  
Direction Catherine Marnas  
Place Renaudel - Bordeaux  
[www.tnba.org](http://www.tnba.org)

contact presse TnBA Canal Com T +33 (0)5 56 79 70 53 / [agence@canal-com.eu](mailto:agence@canal-com.eu)

# Marys' à minuit



Texte **Serge Valletti**

Mise en scène **Catherine Marnas**

→ Du mar 23 janvier au vend 9 février 2018

Du mar au ven à 20h / sam à 19h

Mercredi 24 janvier : représentations à 17h et 20h

Durée estimée **1h**

Avec

**Martine Thinières**

Son **Madame Miniature** / Scénographie **Carlos Calvo**

Tous les soirs, Maryse attend le sosie de Jean-Louis Maclaren qui lui faisait des «caresses suggestives», avec l'espoir fou qu'il vienne à nouveau la serrer dans ses bras. Alors, elle parle Maryse, se raconte, imagine, et les mots se bousculent, s'entrechoquent... Sa pensée vive, sans complaisance, dévoile une fantaisie que la solitude met à l'épreuve mais ne parvient pas à abîmer. Ça fait quinze ans qu'elle «vire à droite, à gauche» Maryse, qu'elle dit «ça ira, ça ira» parce que ça va toujours quand on a les mots pour le dire. Serge Valletti a l'oreille pour les mots de la rue, il s'intéresse aux gens simples, aux portraits décalés, non pour les caricaturer et les ridiculiser mais parce que leur langue, leur truculence, leur façon de rêver, de mettre le haut en bas, le nord au sud - et inversement - raconte le monde autrement. Car, comme dit Maryse, «la vie risque de passer et je n'y aurais vu que du feu».

Production **TnBA – Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine**

**Création au TnBA du 23 janvier au 9 février 2018**

À moins qu'il y ait des galets, ce qui arrive,  
c'est rare qu'on trouve des galets dans les chaussures,  
en général c'est plutôt dans les poches des vêtements. (...)  
C'est un souvenir. C'est ça. Comme les nénés.  
On le pose sur la cheminée, le galet, dans un pot,  
et quand il est rempli, on le vide.  
Ça ne sert plus à rien.  
Un pot plein de galets, on les jette, puisque le pot,  
soudain, on en a besoin pour mettre les fleurs  
que Jean-Louis Maclaren, il a apportées  
pour se faire pardonner  
de ne pas être venu une fois de plus.  
Ou alors on le lui casse sur la tête.  
En général c'est plutôt les fleurs.  
Sinon, par la fenêtre, ça risque de tuer.  
Même une décapotable, il ne vaut mieux pas.

**Extrait de** *Marys' à minuit*

# Mettre le haut en bas, le nord au sud

Serge Valletti s'intéresse aux gens simples, aux gens décalés non pas pour les caricaturer et les ridiculiser mais parce que leur langue, leur truculence, leur façon de faire se heurter les choses, se choquer les mots leur permettent - même si leur vie semble banale et souvent difficile - de rêver, de mettre le haut en bas, le nord au sud - et inversement - comme les personnages de Dubillard ou de Novarina. Et ce n'est pas la question de l'accent du midi ou pas qui est importante mais bien cette syntaxe qui résulte d'un autre regard sur le monde et ce rythme, cette musique de la langue sans lesquels ni le monde ni les mots de Valletti n'auraient de sens. Maryse, la sœur de Roland, fait partie de ces gens simples, un peu paumés, un peu seuls ; donc, bien qu'elle s'adresse à nous, elle soliloque, conversation prolixo où elle nous raconte un morceau de sa vie, de ce kaléidoscope fou où on ne distingue pas très bien ce qui est rêve, réalité, exagération... où on ne sait plus trop où est le haut, où est le bas...

## Retour sur..

Je vais mettre en scène une nouvelle fois *Marys' à minuit*, presque 20 ans plus tard. Même texte, même interprète mais autour, tout change. Le spectacle sera donc forcément le résultat de ces changements, de mon regard, du monde autour de nous... En entendant les propos de Robert Guédiguian sur son nouveau film : *La villa*, je reconnaissais des échos de ce désir de « retour sur ». Est-ce Marseille qui pousse à ces interrogations sur le devenir de nos aspirations, de nos utopies? Marseille, sa truculence et sa vitalité confrontées au temps qui passe?

Je pense aussi à mon maître, Antoine Vitez, qui a remis en scène 3 fois *Electre* en l'espace de 20 ans. Même *Electre* : Evelyne Istria mais les rapports d'âge entre les personnages s'inversaient peu à peu.

Pour *Marys'* poser le calque d'hier sur aujourd'hui c'est faire une sorte d'expérience de laboratoire pour mesurer notre rapport à l'absurde. Rien n'est plus contextualisé que le comique de l'absurde. Roland Dubillard me racontait qu'il n'était pas traduit en allemand, son comique ne rencontrant aucun écho dans ce pays.

Rions-nous des mêmes choses aujourd'hui? Ai-je la même légèreté? Avons-nous la même confiance dans le monde pour pouvoir le bousculer, le basculer cul par dessus tête avec la même gourmandise libertaire?

Maryse ne cesse de prendre ses auditeurs à témoins : « c'est sensé ça non? », c'était aussi l'interrogation sous-jacente de mes deux interprètes des *Diablogues* du même Dubillard.

La fantaisie a sans doute changé de visage mais je crois que notre pulsion de liberté nous permettra encore de répondre "oui" en larguant les amarres de la raison.

**Catherine Marnas**

# Quand la folie fait du bien

Dans *Marys' à minuit*, Serge Valletti donne la parole à une femme en décalage avec la réalité qui l'entoure, une femme qui rêve sa vie plutôt qu'elle ne la vit. Un état qui la rend heureuse. Catherine Marnas reprend cette pièce qu'elle avait créée en 2001 avec la même comédienne, Martine Thinières, pour voir quelle place notre monde laisse encore à cette folie douce.

## **Pourquoi recréer ce texte des années après ?**

J'ai eu envie de reconfronter ce texte à notre époque, c'est-à-dire de voir ce que le temps a fait sur moi et autour de moi par rapport à cette écriture et au regard très décalé que porte le personnage de Maryse sur le monde. Dans mon parcours, il y a deux grandes tendances : celle du cri avec Koltès et celle de l'absurde avec Dubillard. Et je retrouve l'absurde chez Serge Valletti. C'est une notion profondément subversive qui permet de décaler le regard du spectateur, d'oublier la norme, où est la droite où est la gauche. C'est d'autant plus flagrant dans *Marys' à minuit* que le personnage n'arrête pas de s'interroger et de nous interroger d'ailleurs « mais c'est sensé ça, non ? »

## **Chez elle, est-ce une question ou une affirmation ?**

Elle se rend compte qu'il y a des choses qui ne marchent pas, quelle va chez un docteur où il y a marqué asile de fous, mais elle a aussi la certitude qu'on ne pourra pas la traiter de folle dès lors que ce qu'elle dit est tout à fait sensé. Le vrai moment de lucidité, elle l'a à la fin.

## **La considérez-vous comme folle ?**

Bizarrement, dans son décalage, elle fait preuve d'une certaine logique. C'est bien ça qui fait qu'on est dans l'absurde et pas dans du théâtre documentaire. Dubillard peut expliquer que les limandes remontent les pentes neigeuses en s'accrochant avec les dents et qu'elle glissent et c'est pour ça qu'elles sont plates. C'est d'une logique absolue et pourtant c'est complètement fou. Certaines mises en scène choisissaient d'appuyer le côté revancharde de Maryse. Moi, au contraire, j'ai choisi cette comédienne, Martine Thinières, pour son côté complètement lunaire et poétique et faire qu'on soit dans une empathie totale, qu'on ait envie de la prendre dans nos bras.

## **Reprenez-vous la même mise en scène ?**

Je repars de zéro et vois ce qui arrive. À la création, il y avait une magnifique robe de mariée sur un mannequin, je pense que ça restera parce que cela traduit bien son état de rêve éveillé.

## **Pourquoi la pièce s'appelle-t-elle *Marys' à minuit* ?**

Simplement parce qu'au moment où Serge Valletti l'a écrite, il résidait en face d'un hôtel qui s'appelait Marys' et dont le néon clignotait.

**Propos recueillis par Hélène Chevrier,  
Théâtral magazine, janvier - février 2018**

# Biographies

## Serge Valletti

Marseille : une « immense Ville-Théâtre », selon Valletti. C'est là que l'auteur du récit *Pourquoi j'ai jeté ma grand-mère dans le Vieux-Port* - l'un de ses rares textes autobiographiques, où il conte, riant sous cape, comment il a jeté à la mer les cendres de son aïeule - est né. C'est là qu'il a puisé son inspiration, là qu'il a situé beaucoup de ses pièces (quand il les situe, ce qui est rare, mais la ville est souvent palpable, reconnaissable et dominante), là qu'il a créé son langage de théâtre en donnant son propre rythme et sa propre syntaxe à la tchatche méridionale, là qu'il a fait ses premiers pas de musicien, d'acteur et d'auteur, là qu'il casse les règles du jeu dramatique pour écrire loin des moules traditionnels de la comédie. Valletti est marseillais, avec tout ce que cela implique : le sens de la galéjade, la parole toujours en expansion et dans le jeu de la contradiction, un sens de la vie embellie par l'infini des rivages et aussi corrodé par un certain mal de mer, l'affiliation innée à une culture méditerranéenne où les fureurs d'Aristophane sont aussi actuelles que les révoltes de la rue et des marchés phocéens d'aujourd'hui...

Les premières pièces de Valletti sont introuvables, l'auteur semblant avoir préféré ne donner aux lecteurs que les œuvres qu'il jugeait abouties. Mais l'écrivain s'est trouvé tout de suite, à lire les titres et les résumés qu'on peut lire dans les études qui lui sont consacrées. Sa première comédie, *Les Broses* (Valletti a 18 ans ; la création a lieu au théâtre Massalia, à Marseille), met en scène les clients d'une clinique douteuse, tous candidats au suicide et tous invités à acheter des brosses avant de mourir ! Il y a déjà la captation de l'absurde contemporain, transposé dans un cadre méditerranéen, et cette gravité sans laquelle il n'y a pour Valletti ni comique ni hilarité. Car, avec lui, on rira toujours à gorge déployée ou serrée, mais à mille lieues de la facile rigolade méridionale. Le jeune auteur est déjà un contemporain de Beckett qui, au lieu d'aller vers le silence comme les tenants de l'avant-garde, joue avec toutes les possibilités de la palabre. Son art poétique, il l'exprimera plus tard quand il fera dire à l'un de ses personnages, dans *Au bout du comptoir, la mer !* : « Je me laisse entraîner par des histoires qui me rentrent dans le cerveau et qui ont de la peine à en sortir, il en reste toujours des bribes, des fragments, des débuts, des fins, parfois un type qui parle tout seul. » On l'a souvent comparé à Pagnol. Le rapprochement n'est pas infondé. Il descend de l'auteur de *Marius* par les fenêtres brisées des *Demoiselles d'Avignon* de Picasso !

Valletti ne raconte pas tout. Il se masque lui-même quand il conte sa vie - son récit *Et puis, quand le jour s'est levé, je me suis endormie*, puise beaucoup dans ses souvenirs de jeune acteur arrivant à Paris dans la troupe de Daniel Mesguich mais les transpose dans la vie d'une comédienne imaginaire. Ses histoires sont traversées de brèches, appuyées sur des mystères que les mots cachent autant qu'il les dévoile. Ainsi écrit-il lorsqu'il parvient à ne plus jouer seulement à Marseille mais à Avignon, dans le festival off, et à Paris. Ses duos, qu'il interprète avec Jacqueline Darrigade, puis ses solos sont d'étranges bouffonneries qui jonglent avec des mythes d'hier (Hamlet) ou d'aujourd'hui (Kennedy). Ce sont, comme *La Conférence de Brooklyn* sur les galaxies, des démonstrations inversées : elles démontent plus qu'elles n'éclairent ou n'expliquent ! Les vérités fuient, comme emportées par la marée. Il ne reste que la solitude des hommes continuant à jouer avec des notions qui leur échappent.

A partir de *Le jour se lève, Léopold !*, que Chantal Morel monte en 1988, l'œuvre de Valletti accède à une nouvelle dimension, moins liée à la figure d'un double de lui-même et multipliant les personnages : elle peut être détachée de l'image du comédien Valletti (même ses solos peuvent être interprétés par d'autres acteurs, le monde du théâtre s'en apercevra peu à peu) ; elle exprime, à travers l'errance et les conflits de personnages sortis de nulle part (c'est-à-dire du peuple, jamais des classes favorisées), tout un univers où l'étrangeté des êtres se heurte à la folie de la vie. *Le jour se lève, Léopold !* est une traversée hallucinée d'une ville par des êtres hagards qui finissent dans la nuit leur mariage, leur recherche d'alcool, leurs petits trafics, allant de quartier en quartier et terminent sur la jetée. Il y a là tout un bric à brac d'humanité, paumés, fauchés, vantards, artistes inconnus, petits malfrats, tous dérisoires et tous bouleversants.

*suite biographie >*

# Biographies

> Suite biographie Serge Valletti

Ces petites gens, minables mais grandis par la fantaisie, on les retrouve dans les nombreuses pièces qu'écrit ensuite Valletti : *Carton plein*, où deux individus discutent sans fin d'un colis à ouvrir, *Domaine Ventre*, la quête de deux hommes traquant en vain un homme et de l'argent, *L'Argent*, librement inspiré d'Aristophane, où un quincaillier a le malheur de recueillir chez lui le dieu de l'Argent. *Pœub !*, l'une des pièces les plus fabuleuses du répertoire, avec ses 64 personnages (ce qui n'empêcha pas Michel Didym de la mettre en scène en 2006), mérite une place à part : le patron d'un « pœub », impliqué malgré lui dans une conflagration mondiale, revient des années après dans son établissement, puisqu'il y a une place d'« ambianceur » à prendre. Toute une autre guerre humaine se déchaîne, au terme de laquelle il devient un autre : un clown.

A l'intérieur de cette humanité banale et dotée d'un indéfinissable génie Valletti place parfois des personnages appartenant au milieu du spectacle. Dans *Saint Elvis*, Elvis Presley est distordu au point qu'on ne sait s'il ne s'agit du vrai chanteur ou d'un fan se prenant pour son idole. Les protagonistes de *Tentative d'opérette en Dingo-Chine* sont des chanteurs répétant *Le Pays du sourire* dans une ville du Sud-Ouest. Dans *Au bout du comptoir, la mer !*, l'une des pièces de Valletti pour un seul acteur les plus jouées en France, un comique de casino se raconte à sa sortie de scène. Le cirque de l'auteur aime à jouer avec les références d'un cirque personnel qui passe par le music-hall mais accueille d'autres références très aimées, comme les polichinelles repérés dans un dessin de Tiepolo (ils lui inspirent sa seule pièce écrite en duo, avec Jean-Christophe Bailly, *Villeggiatura*), le peintre Cézanne autour duquel il compose un monologue, *Je suis l'ami du neveu de la fille de l'ami intime du fils du voisin de Paul Cézanne*, le footballeur brésilien Garrincha - que la pièce *Monsieur Armand dit Garrincha* salue dans une action toute parallèle à la carrière du sportif - ou le grand ancêtre Aristophane dont il rêve d'adapter d'autres pièces que *L'Argent*.

C'est dire que l'écrivain sait, d'une œuvre à l'autre, rendre hommage à son panthéon personnel et ouvrir - ou entrouvrir - les tiroirs secrets de ses plaisirs et de ses passions. Il sait aussi, quand il en éprouve le besoin, mordre dans l'actualité : *Papa* installe un sosie, un double de Jean-Marie Le Pen dans un hôpital psychiatrique ; dans *Si vous êtes des hommes !*, des déshérités se révoltent et tentent de s'emparer d'un lieu au nom hautement symbolique, le Musée de l'Homme. Mais, majoritairement, l'œuvre se déroule dans la compagnie des inconnus de Marseille et d'ailleurs, des anonymes simultanément issus de la rue et du cerveau imaginaire de l'auteur : ce « monde de causeurs » de *Domaine Ventre*, tous les passants qui défilent et parlent dans les soliloques écrits pour le comédien Christian Mazzuchini (*Gens d'ici et autres histoires*, *Les Autres Gens d'ici*, *Encore plus de gens d'ici*)... L'une des émotions les plus violentes qu'éprouva Serge Valletti se déclencha le jour où il aperçut et emporta un carton jeté dans une poubelle parisienne ; des agendas, des lettres, des photos permettaient de reconstituer les étapes de la vie d'une femme qui venait de mourir. Valletti fut bouleversé par cette découverte. Cette reconstitution d'une réalité par la fiction, il la fit en écrivant *L'Invention de Suzanne*, pièce qu'il joua lui-même avec Ariane Ascaride pour France-Culture, en 2007 et dont il dit : « Ainsi en une heure passe un siècle ». Mais tous les textes de Valletti, quel que soit leur merveilleux délire d'esprit et de langue sudistes, peuvent être reliés à ce choc créateur. Dans chacune de ses fantaisies, même au plus fort des lazzi langagiers, le poète recrée l'infini labyrinthe des gens qu'on dit simples.

[Théâtre-contemporain.net](http://Theatre-contemporain.net)

«Je me laisse entraîner  
par des histoires  
qui me rentrent dans  
le cerveau et qui ont  
de la peine à en sortir,  
il en reste toujours  
des bribes, des  
fragments,  
des débuts, des fins,  
parfois un type qui parle  
tout seul.»

**Serge Valletti**



# Biographies

## Catherine Marnas

Détentrice d'une maîtrise de Lettres Modernes et d'un D.E.A. de Sémiologie Théâtrale, Catherine Marnas s'est formée à la mise en scène auprès de deux grands noms du théâtre contemporain : Antoine Vitez (1983-1984) et Georges Lavaudant (1987-1994). En parallèle, elle fonde en 1986 avec Claude Poinas la Compagnie Parnas dédiée presque exclusivement au répertoire contemporain. Animée par un souci constant de travailler une matière toujours en prise avec le monde, elle s'attache à faire entendre l'écriture d'auteurs comme Roland Dubillard, Copi, Max Frisch, Olivier Py, Pier Paolo Pasolini, Jacques Rebotier... Quelques classiques jalonnent néanmoins son parcours tels Brecht, Molière, Shakespeare, Tchekhov. Elle met en scène en France et à l'étranger plusieurs textes de son auteur fétiche Bernard-Marie Koltès, ouvrant de nouvelles perspectives dans l'œuvre de l'auteur. Sa volonté de confronter son théâtre à l'altérité, son goût des croisements, la curiosité du frottement avec d'autres cultures l'a régulièrement emmenée dans de nombreuses aventures à l'étranger en Amérique latine et en Asie. Elle s'appuie sur une troupe de comédiens permanents rejoints par d'autres compagnons fidèles comme le scénographe, la costumière, le créateur son... Depuis son entrée dans le théâtre, Catherine Marnas a toujours conjugué création, direction, transmission et formation de l'acteur. Elle a été professeure d'interprétation au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris de 1998 à 2001 et a enseigné à l'École Régionale d'Acteurs de Cannes. C'est aujourd'hui avec les élèves-comédiens de l'École supérieure de théâtre Bordeaux Aquitaine (éstba) que se poursuit cette quête d'une formation d'excellence. De 1994 à 2012, Catherine Marnas a été artiste associée à La Passerelle-scène nationale de Gap et des Alpes du Sud et de 2005 à 2012 aux Salins - scène nationale de Martigues. En 2013, la Ville de Marseille lui a confié la direction artistique du pôle théâtre de la Friche Belle de Mai. Elle est directrice du TnBA-Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine et de l'éstba-École supérieure de théâtre Bordeaux Aquitaine, depuis janvier 2014. C'est avec ardeur qu'elle y revendique un théâtre « populaire et généreux ! » où la représentation théâtrale se conçoit comme un acte de la pensée et une source de plaisir. Ses précédentes mises en scène au TnBA : *Lignes de faille* de Nancy Huston (2014), *Le Banquet fabulateur*, création collective (2015), *Lorenzaccio* de Musset (2015) et *Comédies barbares* de Ramón del Valle-Inclán (2016), *7 d'un coup* inspiré du *Vaillant petit tailleur* des frères Grimm (2017).

## Martine Thinières

Formée au Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris, Martine Thinières joue au théâtre notamment sous la direction de : Didier Bezace, (*L'École des femmes* de Molière, Cour d'honneur du palais des Papes, Festival d'Avignon 2001) ; Gilles Rouvière (*L'Impromptu de Versailles*, *Les Précieuses ridicules* et *Dom Juan* de Molière) ; Philippe Adrien (reprise de *Victor ou les enfants au pouvoir* de Roger Vitrac) ; Irina Dalle (*Les Dessous du conte de fées*, *Le Chant du tournesol*, et *Soir de fête*) ; Giorgio Barberio Corsetti (*Le Château d'après Franz Kafka*) ; Jean-Luc Lagarce (*La Cagnotte* d'Eugène Labiche) ; Eric Vigner (*Le Jeune homme* de Jean Audureau ; *Anita Picchiarini* (*Electre* de Hugo von Hofmannsthal et *Baal* de Brecht) ; Serge Sandor (*Abus de mémoire*) ; Alain Françon (*La Remise* de Roger Planchon) et Michel Cerda (*Mademoiselle Rose* de Federico Garcia Lorca). Elle collabore aux côtés de Catherine Marnas à plusieurs reprises : *Vania* de Tchekhov (1991), *Sainte Jeanne des abattoirs* de Brecht (2006) et *Lignes de faille* de Nancy Huston (2014). En 2017, elle joue dans *Le mythe d'Electre et des Atrides*, mis en scène par Barbara Jung.